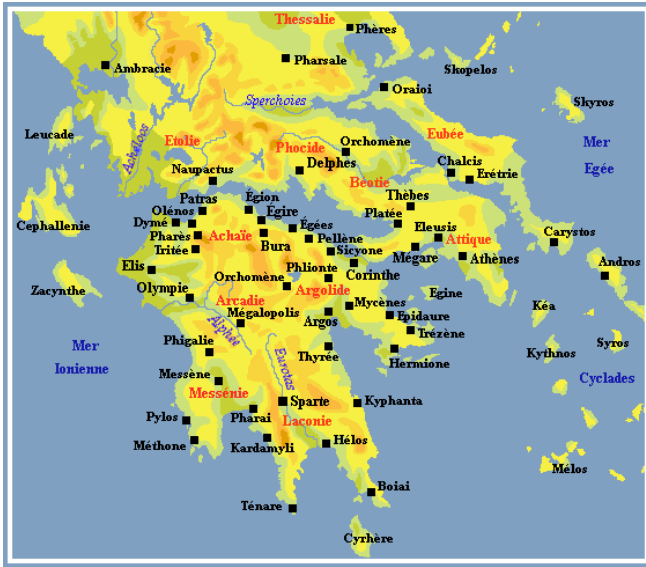


I - Présentation



1. Intrigue

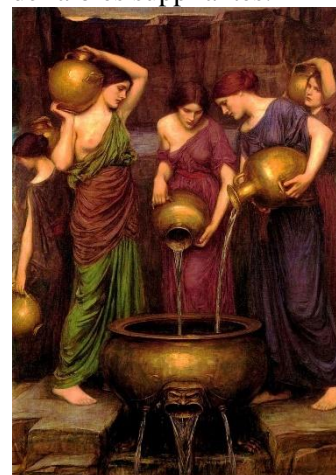
La tragédie des *Suppliantes* raconte l'arrivée à Argos des Danaïdes, les filles de Danaos qui fuient le mariage avec leurs cousins les Egyptiades. Arrivées sur le territoire d'Argos, les Danaïdes se placent en suppliantes auprès des statues des dieux d'Argos, c'est-à-dire que, portant des rameaux ceints de laine blanche, elles se placent sous la protection des dieux : leur demande de protection devient ainsi sacrée. Le roi de la cité, Pélasgos, s'étant porté à leur rencontre, elles lui adressent directement leur requête. Dans cette pièce, nous trouvons le **1^e dilemme de l'histoire du théâtre**, où un individu à la tête d'une communauté s'interroge : doit-il **protéger sa communauté** en posant individuellement un choix impie pour lequel il sera châtié ou bien **prendre seul la décision** d'exposer la cité ? Il le tranche en refusant de décider seul, en **consultant le peuple**, qui vote unanimement en faveur de la prise de risque et sauve ainsi le roi de l'impiété en même temps que de l'irresponsabilité tout en sauvant les Danaïdes de leurs cousins. Le risque d'accueillir l'étranger, qui pourrait mettre à mal la communauté, sera alors assumé par celle-ci tout entière. Lorsque les Egyptiades débarquent et envoient un héraut pour récupérer les Danaïdes, Pélasgos intervient pour l'en empêcher, ce qui annonce une guerre à venir contre les Egyptiades. La pièce prend fin avec l'entrée des Danaïdes dans la cité d'Argos, mais l'action n'est pas achevée.

2. Date et trilogie

Attention : La notice de notre édition p. 43 donne -493 à -490 mais la pièce est datée par les chercheurs plus récents entre -466 et -458 (cf NB p. 48) ! Ils sont poussés à préférer l'année **-463** en raison

de rapprochements avec l'actualité politique d'Athènes. Il y avait en effet à cette époque une opposition entre un chef démocrate, Ephialte, qui voulait réformer la justice, et Cimon, conservateur qui voulait préserver les prérogatives du tribunal aristocratique de l'aréopage : Eschyle apporterait alors son soutien aux démocrates, sans identification précise avec des personnages en particulier. **Le poids du chœur** n'est pas forcément, comme on l'a prétendu, un argument suffisant pour en faire la plus ancienne pièce d'Eschyle ; c'est probablement un **archaïsme**, un choix d'Eschyle d'utiliser une technique ancienne, et qui donne encore plus de pertinence au choix de lire cette pièce à l'aune des concepts d'Individu et de Communauté.

La tragédie des *Suppliantes* appartient à une trilogie qu'on estime le plus souvent composée des *Egyptiens* et des *Danaïdes*. L'ordre de ces tragédies fait encore débat. C'était vraisemblablement la première, en raison de l'ampleur du début et du fait que l'action est loin d'être terminée ensuite. Les *Egyptiens* aurait pu traiter de la défaite d'Argos face aux Egyptiades ; le meurtre de leur époux par les Danaïdes avait peut-être lieu entre la 2^e et la 3^e tragédie laquelle évoquait une réconciliation entre les Danaïdes et le sexe masculin, réconciliation ouverte par Hypermnestre, la seule des Danaïdes ayant par amour refusé de tuer son époux, Lyncée. Le drame satyrique qui concluait la tragédie (*Amymoné*) évoquait l'union entre l'une des Danaïdes et Poséidon. Le châtement connu dans le mythe n'est donc pas l'objet principal d'Eschyle, même s'il semble défendre avec ce mythe l'idée de la **sainteté du mariage** (cf. p.47). Il a cependant donné **davantage d'ambiguïté** aux Danaïdes que dans les sources antérieures, qui les présentaient essentiellement comme des tueuses d'hommes, alors qu'elles sont ici d'abord perçues comme de faibles suppliantes.



3. Plan des *Suppliantes*

La pièce ne comporte pas de prologue. On peut proposer la structure suivante (qui peut varier selon les critiques) :

Elle débute par la *parodos*, compte différents épisodes — entre lesquels s'intercalent trois *stasima* — et s'achève par l'*exodos*.

Parodos et 1^e *stasimon*: Les 50 Danaïdes (c'est-à-dire les filles de Danaos) veulent échapper au mariage avec leurs cousins, les Égyptiades (fils d'Égyptos, le père de Danaos) et, suppliantes, demandent le soutien de la ville d'Argos. Elles évoquent leur lien avec les Grecs au moyen de leur ascendance commune liée à la légende d'Io. [la pièce ne comporte pas de prologue en tant que tel puisque le chœur entre d'emblée sur scène).

Premier épisode : **Danaos** (leur père, les encourage à la prudence. Apparaît alors **le roi**, c'est-à-dire Pélasgos, souverain d'Argos, à qui le chœur explique la situation et dont il implore la pitié, sous le regard de divinités. Il expose son dilemme et prend le parti d'aller consulter sa communauté.

2^e *stasimon* : le chœur chante la grandeur de Zeus

2^e épisode : Danaos annonce à ses filles que le peuple argien leur offre l'asile. Mais s'approche sur la mer une troupe d'Égyptiens, qui renouvelle les craintes du chœur.

3^e Intermède choral (*stasimon*) : le chœur chante ses angoisses et se place près d'un autel

Troisième épisode : un héraut égyptien vient réclamer les 50 princesses. Pélasgos s'interpose et renvoie la troupe menaçante. Il tente de rassurer ses hôtes. Danaos engage ses filles à accomplir les rites religieux et à s'intégrer au peuple qui les accueille.

Exodos : Le chœur s'apprête à sortir de scène et supplie une nouvelle fois les dieux de ne pas lui imposer un hymen que le groupe de jeunes filles ont en horreur, mais leurs servantes évoquent les divinités de l'amour et du mariage (ce qui fera la transition avec la pièce suivante de la tragédie). [que signifie *ἔξοδος* en grec?

II- Analyse détaillée

On peut parler d'une pièce rythmée comme un **rite de passage**, puisqu'il s'agit pour les Danaïdes de **changer de communauté d'appartenance**. Distinguons donc trois phases : 1) demande d'asile, puis 2) dilemme de Pélasgos quant à la prise de décision, il décide de consulter le peuple qui va donner son accord 3) annonce de cet accord et enfin confirmation de leur intégration par l'agression des Égyptiades et sortie de la scène en direction de la cité.

La mise en contact de l'Égypte barbare et de la communauté grecque prend la double forme d'une réunion et d'un conflit, puisque les Danaïdes sont accueillies dans la cité mais leurs cousins rejetés.

1. La *parodos* et le 1^e *stasimon* (p.52-56) : les demandeuses d'asile

Entrée des Danaïdes, venues de l'extérieur sauvage, qui font irruption dans un lieu appartenant à la cité d'Argos et « portant un autel et des statues de dieux » (p. 51).

L'exposition d'un droit à être protégées

Voir notice au bas de la p. 45-47.

« divins auteurs de ma naissance, vous voyez où est le **Droit** : exaucez-nous ! » (p. 53). Ce droit serait si fort qu'il légitimerait leur demande de redéfinir les limites de la communauté argienne. « trouverai-je ici des **frères** prêts à veiller sur mon exil [...] ? » (p. 53).

Des femmes faibles et fragiles ?

Comme les femmes du chœur des *Sept*, les Danaïdes constituent une troupe faible et soumise à la crainte comme cela sera dit au 2^e épisode (« Ne me laisse pas seule, je t'en supplie, ô père : **seule, qu'est une femme ?** Arès n'habite pas en elle » p. 77). Le pathétique semblera justifié ultérieurement par la tentative de rapt, elles sont susceptibles comme les Thébaines d'être victimes de la violence guerrière des hommes. Mais puisque la faiblesse et l'impuissance sont constitutives de l'ethos du suppliant, n'est-ce pas une simple posture ? Le spectateur athénien qui regardait *Les Suppliantes* connaissait le mythe des Danaïdes et savait donc qu'elles allaient plus tard tuer leur époux. Ainsi, lorsqu'on entend le chœur dire : « **nous errons en bannies, non qu'aucune cité ait porté contre nous la sentence d'exil qui paie le sang versé** » (p. 51), nous comprenons qu'il insiste sur la pureté qui doit être celle des suppliants. Cependant, l'effet produit est inverse puisque, en les mettant en rapport avec l'idée de crime, il suggère le potentiel danger que les Danaïdes peuvent représenter pour une communauté.

Le portrait ambigu qui est fait des Danaïdes se trouve également élaboré par le rappel qu'elles font du mythe de Térée et de Procné (p. 53 voir note p.388-389) : « il croira ouïr la voix de **l'épouse de Térée** » rappelant que Procné tua leur fils Itys : « il succomba sous sa main maternelle [...] victime d'un courroux de **mère dénaturée** ». Quoique pathétique, Procné n'en est pas moins meurtrière et ce sont les Danaïdes qui établissent un parallèle avec ce mythe : « C'est ainsi qu'à mon tour je me plais à gémir ».

Elles peuvent apparaître douteuses au public, puisque le chantage qu'elles faisaient à Zeus dès la *parodos* en menaçant de se suicider s'il n'accède à leur prière est aussi le signe d'une certaine démesure. (« sinon [...] nous irons [...] vers le Zeus des enfers [...] nous nous pendrons, puisque nos voix n'ont pu atteindre les dieux olympiens » (p. 56). Les Danaïdes rendront encore plus concret ce projet mortifère lorsqu'elles menaceront Pélasgos de souiller les dieux et leurs autels en se suicidant à l'aide de leur ceinture (« de décorer les statues que tu vois d'offrandes insolites [...] de nous pendre à l'instant aux dieux que voici » p. 67). Il pouvait arriver que des femmes grecques fassent des offrandes composées de parties de leurs parures à des déesses comme Héra ou Artémis, notamment dans le cadre des rites de passage à l'âge

adulte ou lors d'une grossesse. Cependant, il s'agit ici de se servir des ceintures pour faire des statues des dieux les gibets où se pendraient les Danaïdes si elles n'étaient pas écoutées : **les rites féminins traditionnels se voient pervertis**. Même si elles fuient une violence subie, envisager de retourner cette violence contre leur propre corps est la marque d'une démesure.

Le non-respect de certains rites

- La *parodos* contient des éléments de **lamentation** qui viennent pervertir le rituel de **supplication** (Eschyle est un auteur connu pour son attention à la **perversion de rituels importants** pour les Grecs, par ex dans l'*Orestie*). « mes sanglots sourds, mes torrents de larmes, et même, hélas ! ces clameurs qui distinguent les chants funèbres : **vivante, je conduis mon propre deuil** » (p. 54). Non seulement c'est mélanger les genres que de transformer la supplication en lamentation, mais aussi il est anormal de chanter pour sa propre mort. La laceration des vêtements est aussi habituellement un moyen de pleurer la mort d'un autre : « ma main s'abat, pour en mettre le lin en pièces, sur mon voile de Sidon » (p. 55). Expriment-elles ainsi un désir de mort ? Les rituels communs sont donc pervertis par les Danaïdes qui sont un contre-exemple.

- Leur peur du mariage excède ce qu'un Grec attend d'une jeune fille vierge. La *parthénos* doit éprouver une certaine crainte, voir une horreur, face au mariage et à la découverte de la sexualité, mais ce n'est qu'une étape de la vie de la jeune fille avant le mariage et la maternité. Les Danaïdes, pour leur part, affichent un **refus du mariage qui est problématique** selon les conceptions antiques, car les Grecs voient dans le mariage une institution très importante dans la société, pour intégrer les femmes, assurer la reproduction et réguler les instincts sexuels. Au premier abord, il n'est pas facile de savoir si c'est le mariage en général ou celui avec leurs cousins qu'elles refusent. Ce mariage forcé semble plus grave de s'exercer au sein d'une même famille. La comparaison aux colombes fuyant des éperviers « leurs frères pourtant ! **frères changés en ennemis** » (p. 58) suggèrera l'impureté de l'inceste, mais le mariage entre cousins était autorisé dans l'Antiquité. Lorsque Pélasgos leur posera la question (« est-ce une question de haine ? – ou veux-tu dire qu'ils t'offrent un sort infâme ? p. 62), au lieu de lui répondre comme le veulent les règles d'un dialogue, elles l'esquiveront et parleront tout de même d'une « horreur du lit conjugal » (p. 62). Dès la *parodos*, elles demandent « que les enfants d'une auguste mère **échappent aux embrassements des mâles, libres d'hymen, libres de joug !** » (p. 56). Dès la seconde phrase, elles se disent « **pleines d'une horreur innée de l'homme**, nous détestons l'hymen des enfants d'Egyptos » (p. 51). Leur prière s'adresse d'ailleurs à

Artémis, déesse vierge et farouche (« que la chaste fille de Zeus [...] vierge, [...] sauve une vierge ! » (p. 55-56) et ce de nouveau à la fin de la pièce (p. 86, « que la chaste Artémis jette sur cette troupe un regard de pitié, afin que nul hymen ne nous vienne ployer sous le joug de Cypris [= un autre nom d'Aphrodite, déesse de l'amour]»). Le chœur secondaire des suivantes à la fin de la pièce le soulignera en les invitant à ne pas oublier Cypris (p.86). D'ailleurs célébrer Epaphos, né d'un simple toucher du doigt de Zeus, semble montrer leur hantise pour la reproduction sexuée. **Fascinées par leurs origines, elles veulent répéter le passé**. Comme leur ancêtre Io, elles pensent subir la colère d'une déesse, Héra, trompée par son mari : « Zeus ! c'est Io, hélas : que poursuit en nous un courroux divin : je reconnais **une jalousie d'épouse** » (p. 56) : elles ne croient pas vraiment à la fidélité conjugale. Sauront-elles s'intégrer dans une cité ? Les y introduire, ne serait-ce pas introduire aussi des éléments bestiaux hérités de leur ancêtre vierge et génisse, Io ?

L'importance du chœur

On peut s'interroger sur l'utilité du personnage de Danaos. Au début de la pièce, Danaos entre sans doute en scène avec ses filles, qui l'évoquent, mais il reste silencieux. Maladresse ? ou présence davantage due à une forme de convenance (un père ne peut laisser ses filles entrer seules sur une terre étrangère) ? Le spectateur est intrigué par cette présence silencieuse. Le père va ensuite donner des recommandations à ses filles sur la conduite à tenir auprès des Argiens (« un langage trop assuré ne convient pas aux faibles » p.57) mais sans intervenir personnellement dans leur échange avec le roi Pélasgos. Quand Danaos revient sur scène pour annoncer à ses filles la décision prise par la cité à leur égard (p. 72), il ressemble plutôt à un personnage fonction, un messenger, comme le héraut égyptien - avec lequel il ne se trouve jamais sur scène. Il ne répond pas d'ailleurs à la question sur le logement qu'occuperont les Danaïdes à Argos. Danaos est un personnage qui manque d'épaisseur face à ses filles et le seul véritable homme individualisé sera Pélasgos.

2. 1^e épisode et 2^e stasimon : la rencontre du roi et le dilemme de celui-ci (p. 57-69)

a. Pélasgos, un roi individualisé qui représente son peuple et son territoire

Comme Étéocle, Pélasgos est le chef d'une communauté menacée par un péril venu de l'extérieur ; tout comme lui, il présente plusieurs caractéristiques qui en font un individu au service de sa cité.

Le dilemme

Montrer le cas de conscience de ce personnage l'individualise, et montrer qu'il le résout en consultant

le groupe est très intéressant pour notre perspective. « l'angoisse prend mon cœur : dois-je agir ou ne pas agir ? » (p. 64). Il sait que sa décision individuelle aura des conséquences sur le collectif des Danaïdes et le collectif de son peuple. « me garde le Ciel d'ouïr Argos me dire un jour, si pareil malheur arrivait : « Pour honorer des étrangers, tu as perdu ta cité » (p. 65).

Un roi démocratique

Pélasgos se situe du côté des « **rois démocratiques** », c'est-à-dire des rois qui consultent leur peuple, par opposition aux rois tyranniques, qui confondent le bien collectif avec leur intérêt particulier (par exemple Xerxès dans *Les Perses*). Il distingue bien la cité de sa propriété personnelle : « **Vous n'êtes pas assises à mon propre foyer** : si la souillure est pour Argos, pour la cité entière, que le peuple s'occupe d'en découvrir le remède. Pour moi, je ne saurais te faire de promesse avant d'avoir communiqué les faits à tous les Argiens » (p. 64). **La crainte de la souillure collective révèle un souci du bien commun.** Cette vertu du monarque avisé est soulignée par contraste par la réponse des Danaïdes, femmes aux mœurs barbares « **C'est toi, la cité, c'est toi, le Conseil ;** chef sans contrôle, tu es le maître de l'autel, foyer commun du pays ; il n'est point d'autres suffrages que les signes de ton front, d'autre sceptre que celui que tu tiens sur ton trône ; **toi seul décides de tout** : garde-toi d'une souillure » (p. 64). Les femmes insistent pour en faire un autocrate comme ceux qui, dans l'imaginaire grec, gouvernent les barbares, en semblant incapable de comprendre la distinction opérée par Pélasgos. Elles montrent ainsi toute la distance qui les sépare, en termes de valeurs, de la cité dont elles cherchent la protection. Elles prennent Pélasgos pour un nouveau Zeus, dont les signes de tête entérinent les décisions inébranlables, à moins qu'elles ne flattent son *ego*. Pélasgos tient bon, en pédagogue, et insiste : « je te l'ai dit déjà : **quel que soit mon pouvoir, je ne saurais rien faire sans le peuple** » (p. 65). Tous les magistrats athéniens étaient susceptibles de rendre des comptes aux citoyens, et Pélasgos est bien dans cette logique. Il sort donc de scène du côté de la cité, pour aller convoquer le peuple argien : « Moi, je vais convoquer les gens de ce pays » (p. 69). A la fin de la pièce, les Danaïdes sortiront de scène du même côté, et la tirade de Danaos leur rappellera de prendre acte de la distinction entre biens personnels de Pélasgos et ceux de la cité : « Le logis ne nous manquera pas ; deux nous sont offerts, **l'un par Pélasgos, l'autre par la cité** » (p. 85). Pélasgos est le personnage qui se rapproche le plus de la notion moderne d'individu puisque le chœur est un personnage collectif et que Danaos semble être essentiellement une émanation de ce dernier, et il effectue consciemment une distinction entre son pouvoir personnel et celui de la cité.

La mise en scène de la démocratie

Pélasgos sort convaincre son peuple d'aider les Danaïdes puis Danaos revient sur scène annoncer à ses filles le succès de leur entreprise. A l'annonce de cette nouvelle, le coryphée prononce une expression connue pour être la première mention littéraire de la démocratie. « la loi du scrutin populaire » p. 72, se dit en grec "*δήμῳ κρατούσα χεῖρ*" (*démou kratousa cheir*) « la main du peuple exerçant le pouvoir ». Alors même que la cité d'Argos est gouvernée par un roi, Eschyle semble avoir voulu donner une place toute particulière à la représentation de la démocratie, comme pour **ancrer celle-ci dans le passé lointain du mythe**. Danaos raconte avec lyrisme la prise de décision sans partage : « Argos s'est prononcée **d'une voix unanime**, et mon vieux cœur s'est senti tout rajeuni. De ses droites levées le peuple entier a fait frémir l'éther pour ratifier ces mots : nous aurons 'la résidence en ce pays, libres et protégés contre toute reprise par un droit d'asile reconnu [...] use-t-on de violence, tout bourgeois d'Argos qui ne nous prête aide est frappé d'atimie, exilé par sentence du peuple' » (p. 72). L'expression de la ferveur populaire prévaut sur l'évocation des conséquences potentiellement tragiques. C'est le même adjectif qui sera repris par Pélasgos dans la confrontation avec le héraut « par **un vote unanime**, le peuple argien l'a proclamé sans appel » (p. 83). Cette liberté d'expression est une valeur fondamentale de la démocratie athénienne (// Spinoza).

Un roi dirigeant d'un territoire et garant d'une mémoire

Dans toutes les pièces d'Eschyle, on trouve un moment de géographie, ici lorsque Pélasgos évoque les frontières du **territoire placé sous son autorité** : « **Je suis maître de tout le pays** que traverse le Strymon sacré, à partir de sa rive occidentale [...] en-deçà, tout m'appartient (*krato*) » (p. 59). L'espace de la vie collective est nettement délimité.

Comme Etéocle, Pélasgos fait en outre référence aux mythes de son peuple et apparaît comme le garant d'une mémoire collective. « **Quant à ce pays d'Apis, son sol a reçu ce nom en mémoire d'un guérisseur des temps antiques**, un fils d'Apollon, prophète médecin venu du rivage voisin de Naupacte, **pour nettoyer cette contrée des monstres homicides**, fléaux qu'un jour la Terre déchaîna, irritée des souillures dont l'avaient salie des meurtres anciens – serpents pullulants, cruels compagnons. Apis, par des remèdes décisifs, libéra tout le pays d'indiscutable façon et, **pour son salaire, vit son nom à jamais mêlé aux prières d'Argos** » (p. 60). La digression à propos du héros tueur de monstres est révélatrice du rôle que Pélasgos entend jouer auprès de sa communauté. En effet, cette vocation semble préfigurer l'action qu'il aura à mener pour débarrasser sa communauté des

violents Egyptiades, voire des Danaïdes elles-mêmes. En effet, ces femmes révéleront des côtés monstrueux. Tout comme Apis, Pélasgos doit faire face à un danger qui met en péril l'intégrité de son territoire et fait peser la menace d'une souillure.

Le respect de la supplication religieuse

La supplication est un rituel où l'on prend les dieux à témoin d'une demande suppliante, que l'on vient adresser à un tiers sous la protection duquel on cherche à se placer. La supplication fait du suppliant une propriété du dieu, qui doit donc être considérée comme sacrée. Pélasgos avait rapidement repéré les rameaux que portent les Danaïdes et qui renvoient à cette coutume grecque. Lorsqu'il comprend l'enjeu de leur demande, il s'inquiète de voir ces rameaux à proximité des dieux de sa cité : « je frémis à voir nos autels ombragés de ces rameaux » (p. 63). Sa crainte pieuse à l'égard des dieux est celle d'un roi responsable à l'égard de sa communauté, d'où son dilemme : « afin qu'Argos échappe aux atteintes d'une guerre de représailles ; et afin que **moi-même**, je n'aie pas, en vous livrant ainsi agenouillées aux autels de nos dieux, m'attacher pour rude compagnon le dieu de ruine » (p. 65). Le **dilemme** est bien la mise en évidence d'un individu qui s'interroge « dites, ai-je pas besoin d'une pensée qui sauve ? ». La décision qu'il envisage présente également un risque pour lui. On sait par ailleurs que le choix de défendre les Danaïdes mènera les Argiens à la défaite et Pélasgos à la mort.

La supplication est un motif que l'on retrouve dans plusieurs tragédies grecques, mais tous les suppliants n'ont pas toujours gain de cause ; Pélasgos se distingue donc par la qualité de l'attention qu'il leur porte. A l'inverse, lorsque les femmes du chœur des *Sept* se jettent en suppliantes au pied des statues des dieux, elles ne font qu'irriter Étéocle ! Un des arguments décisifs qui mène Pélasgos à plaider en leur faveur est la nécessité de « **respecter le courroux de Zeus Suppliant : il n'est pas pour les mortels de plus haut objet d'effroi** ». Le pouvoir politique s'incline donc devant la dimension religieuse ici (à confronter à Spinoza). D'ailleurs Danaos en était conscient en invitant ses filles à s'asseoir sur le tertre consacré : « encore mieux qu'un rempart, un autel est un infrangible bouclier » (qu'on ne peut pas briser, p. 57). N. B. Qq faux-sens chez Olivier Py qui ne parle guère de la soumission aux dieux grecs, et ramène cette décision à un accueil inconditionnel de l'étranger.

Un roi persuasif

Pélasgos semble devenu metteur en scène d'un spectacle destiné à créer un sentiment de pitié chez son peuple : il demande à Danaos d'aller déposer les rameaux sur d'autres autels des dieux nationaux afin

de favoriser l'approbation des sujets à sa proposition d'accueillir les Danaïdes (p. 68) afin de faire naître « la compassion », de mieux les « dispose[r] ». Conscient des critiques qu'il pourrait essuyer de la part de ses sujets (« la foule aime à chercher des raisons à ses maîtres »), il sait comment influencer son peuple et compte sur la Persuasion pour l'assister. Danaos quand il racontera la décision des Argiens insistera sur le rôle de Pélasgos et rapportera des éléments de son discours p. 72 : « La nation pélasge s'est rendue aux raisons persuasives d'une adroite harangue ». Le respect des dieux et le risque de souillure ont été pris en compte, même si le roi a passé sous silence dans son discours le risque de guerre. (Comme le spectateur sait que la décision d'accueillir les Danaïdes mènera à la défaite d'Argos, et que les Danaïdes commettront tout de même une souillure en assassinant leurs époux, on perçoit cependant que le roi ne mène pas véritablement le peuple dans la direction du bien commun *in fine*.) Le pouvoir des mots est souvent évoqué dans la pièce, il peut obtenir effroi ou consolation, commune ou individuelle. « des mots peuvent calmer ne souffrance qu'ont causée des mots » (p.66). Le roi a su employer les bons mots.

b. L'ambiguïté des Danaïdes

Dans *Les Suppliantes*, l'étranger se présente en des termes plus troubles que dans *7T*, puisque les Danaïdes sont à la fois barbares et grecques.

L'apparence barbare des Danaïdes

Représentant des valeurs grecques, Pélasgos se trouve face à des étrangères. Si les Danaïdes mettent en avant l'**ancêtre commun** qu'elles partagent avec la cité d'Argos, Io, elles apparaissent en premier lieu comme des barbares. Le dialogue initial a beau être déséquilibré, car le roi porteur d'autorité détient la plus grande partie des répliques, on parvient à savoir qui est en présence du roi car Pélasgos en donne cette description lorsqu'il les rencontre : « D'où vient donc **cette troupe à l'accoutrement si peu grec, fastueusement parée de robes et de bandeaux barbares**, à qui je parle ici ? » (p. 59). L'accoutrement évoqué n'est pas seulement étranger. Le participe « parée » traduit ici la notion grecque de *chlidé*, mollesse, délicatesse, parure, luxe. Les Grecs accordent de la valeur à la sobriété dans les tenues, mais les Danaïdes présentent un faste qui signale l'intempérance, forme d'orgueil contraire à l'humilité que l'on est également en droit d'attendre d'un suppliant (cf. la didascalie initiale p. 51). Le roi quant à lui est d'apparence si peu sophistiquée que les Danaïdes doivent lui demander qui il est (« **est-ce à un citoyen ? à un héraut, porteur de la baguette sainte ? au chef de la cité ?** » p. 59, trois catégories de personnes aux statuts différents dans la communauté,

dont on aurait pu s'attendre à ce qu'ils soient manifestés par le vêtement).

La part d'étrangeté des Danaïdes est encore soulignée après la (très brève) prise de parole du coryphée, qui représente un coup de théâtre puisqu'il parle grec et prétend descendre d'Io : « Votre langage, **étrangères**, semble incroyable à mes oreilles : d'où vous viendrait telle origine ? Ce sont les Libyennes que vous rappelez plutôt que les Argiennes » (p. 60), avant de conjecturer d'autres origines possibles : le Nil, le type chypriote, Indiennes nomades chevauchant en Ethiopie ou encore « Amazones » (rapprochement ultime qui annonce leur redoutable hostilité envers les hommes).

Une origine commune

Au théâtre, une scène de reconnaissance se fait généralement à l'aide de preuves matérielles (Electre reconnaît Oreste grâce aux traces de ses pas et à sa boucle de cheveux). Ici, au contraire, les apparences parlent contre l'origine argienne des Danaïdes et il faut un récit construit par le chœur en dialogue avec Pélasgos qui recrée le lien entre les filles de Danaos et la cité d'Argos. Ce récit retrace l'histoire d'Io, l'amante malheureuse de Zeus, qui, alors qu'elle était originaire du pays d'Argos, fut transformée en génisse par Héra et prit la fuite jusqu'en Egypte où elle enfanta l'ancêtre des Danaïdes, Epaphos, grâce à un simple contact de la main de Zeus (**lire notice p.44**). Cette ressemblance, en partie mythique, semble fonder un rapprochement entre individus : « nous nous honorons d'être de race argienne et de descendre d'une génisse féconde » (p. 60). Elles témoignent de leur connaissance des dieux grecs dans le dialogue, jouant de leur ressemblance avec eux « A un sort qu'[Apollon, dieu jadis **exilé** du ciel] connaît, il doit compatir » (p.58).

Il faut noter qu'au cours même de ce récit, elles indiquent implicitement que leurs cousins, les Egyptiades, ont exactement les mêmes liens qu'elles avec Argos (« Danaos, et **il a un frère, père de cinquante fils** » p. 62), au risque d'introduire un trouble dans l'esprit du spectateur sur la légitimité de leur cause.

Leur récit convainc Pélasgos : « vous semblez en effet avoir d'antiques liens avec notre pays »(p. 62).

Dès lors, pour exprimer leur statut ambigu, Pélasgos emploie un **oxymore** à leur sujet : « **concitoyens-étrangers** » (p. 63, en grec *astoxenoi*).

3. Du 2^e épisode à l'exodos : L'annonce de la décision d'intégration des Danaïdes, confirmée par l'attitude des Argiens face à l'irruption violente de leurs cousins, jusqu'à leur sortie de scène côté cité (p. 72-87).

a. L'intégration dans la communauté et ses risques

Un accueil sans réserve

Lorsqu'elles apprennent la décision unanime des Argiens, les Danaïdes la célèbrent par une série de bénédictions, appelant les faveurs des dieux sur la cité. Les filles des Danaos donnent ainsi l'impression qu'elles seront un bienfait pour la cité (p. 73-75). Les Danaïdes souhaitent qu'Argos soit préservée de la guerre (mais ironiquement c'est à cause d'elles que la ville va être défaite !). Les destins respectifs de Danaos, du peuple de Pélasgos et des Danaïdes deviennent liés : « pour nous garder, **moi**, du coup imprévu et mortel qui me frapperait par surprise et pour **ce pays** serait un faix éternel, **vous** d'un rapt brutal » (p. 85). Après le retrait du héraut des Egyptiades, les Danaïdes sont invitées par le roi à entrer dans l'espace de **la cité, espace fermé, délimité par des remparts** : « toutes, avec vos suivantes, entrez dans notre cité bien close, que protège l'appareil de ses remparts élevés » (p. 84).

La **liberté est le premier bien offert** par le roi aux Danaïdes sitôt que le héraut des Egyptiades s'en retourne : « Choisissez – vous êtes libres » (p. 84). L'intégration dans une communauté saine permet donc la liberté individuelle (// Spinoza).

Les dangers de l'intégration de l'étranger

La mention de ces remparts signale aussi que l'intégration de ces étrangères sera potentiellement problématique, et pourra entraîner une guerre de défense contre un ennemi extérieur : intégrer des étrangères, c'est s'engager à les défendre jusqu'à la mort s'il le faut. Le chœur secondaire rappelle la **menace de guerre** (p. 86) et les ramène à leur condition de « fugitives ». D'ailleurs même les Danaïdes demeurent conscientes de l'imminence de la guerre « qu'il donne la victoire aux femmes » (p. 87). [On remarquera dans cette réplique qu'elles font peu de cas des hommes, même Argiens, alors que le roi Pélasgos avait bien souligné que les mâles Argiens se rangeraient à leur côté face aux exclamations du héraut : « La victoire et la conquête puissent-elles être pour les mâles ! -Des mâles, vous en trouverez aussi dans ce pays » (p.83). **La solidarité masculine** (à laquelle souscrita Newland !) **s'incline** devant le droit des demandeuses d'asile, mais elles-mêmes ne semblent pas avoir conscience du sacrifice des Argiens pour elles.

D'ailleurs **l'intégration des étrangers demeure un défi** y compris à l'intérieur, comme le souligne Danaos : « **chacun est prêt à lancer le blâme sur un étranger** » (p. 84), et il faut qu'elles se conduisent bien pour ne pas attirer la malice des « gens de ce pays ». « Une troupe inconnue ne se fait apprécier **qu'avec le temps** ; quand il s'agit d'un étranger, chacun tient prêts des mots méchants » (p. 85, cf. regards suspicieux sur Ellen Olenska). Les Danaïdes n'entrent pas en tant que citoyens (*astoi* ou *politai*) mais en tant que métèques, verbe *metokein* : « nous aurons la résidence en ce pays » (p. 72). Historiquement, l'acceptation d'étrangers comme métèques était perçue comme devant accroître la prospérité d'une cité, mais Eschyle en souligne ici principalement les risques. Danaos devant traverser la ville pour garnir les autels des dieux avait demandé d'ailleurs du renfort à Pélasgos car il savait que son apparence physique différente risquait de générer de l'hostilité : « La nature a vêtu différemment nos traits » (p. 68).

Les Danaïdes sont des étrangères, mais elles sont aussi des **femmes : l'intégration de ce groupe de vierges, particulièrement attachées à leur virginité, annonce par ailleurs un certain nombre de difficultés**. Ainsi Danaos invite-t-il ses filles à la pudeur, la « modestie » [ce discours de père peut être analysé comme un discours d'éducateur ; si les filles semblent toutes se ressembler, c'est sans doute parce qu'elles ont reçu la même éducation]. « Aussi, sur la délicate beauté des vierges, tous les passants, succombant au désir, lancent-ils le trait charmeur du regard » (p. 85). A priori sauvées du désir des Egyptiades, elles veulent (et cela rejoint les vœux de leur père) se garder du désir des Argiens. Dans l'imaginaire grec, la vierge doit être civilisée par le mariage : en refusant de s'y plier, les Danaïdes constitueraient un féminin déviant qui mettrait en péril l'harmonie de la cité où elles pénètrent. La réserve exprimée par le coryphée ensuite « à moins que le Ciel n'ait formé des plans tout nouveaux, je ne dévierai pas de la route qu'a suivie jusqu'ici mon âme » (p.86) suggère que les dieux pourraient faire dévier les Danaïdes. Rappelons aussi qu'elles oublient d'honorer Aphrodite-Cypris (p. 86). Par ailleurs, les bénédictions énoncées dans l'*exodos* sont ambiguës : habituées à chanter la fertilité du Nil, les filles de Danaos affichent désormais leur intention de louer les fleuves argiens pour le caractère fécond de leurs eaux. Mais aussitôt après elles redisent leur refus de l'union nuptiale abhorrée (p. 86 : « afin que nul hymen ne nous vienne ployer sous le joug de Cypris »). Œuvreront-elles vraiment ainsi à la prospérité d'Argos ? Les Danaïdes semblent vouloir reproduire l'histoire d'Io en s'unissant directement avec Zeus ; elles exprimeront à plusieurs reprises la volonté de fuir vers Zeus, en hauteur, de devenir « vapeur noire » ou d'avoisiner les nuées (ex p. 78-79) ; en voulant par là se rapprocher

directement du principe divin lui-même, elles défient leur condition de mortelles et font preuve d'*hybris*.

La réussite, indéniable à l'échelle de la pièce, de la démarche des Danaïdes, est dans le final de la pièce minorée par le chœur secondaire des suivantes. Celui-ci crée un lien de complicité avec le public en insistant sur la fatalité et la volonté de Zeus : le spectateur sait en effet qu'elles vont passer de victimes pathétiques à meurtrières coupables. Cela lui permet d'adopter un **regard critique, de se distancier du groupe** des Danaïdes pour ne pas prendre pour acquis leur point de vue.

Il ne faudrait pas considérer que Danaos apparaisse subitement comme plus facile à intégrer pour un spectateur grec. En effet, sa recommandation p. 84 apparaît dérangeante : « Mes filles, il faut qu'aux Argiens vous offriez prières, sacrifices et libations, **comme à des dieux de l'Olympe** ». Même si exprimer sa gratitude à qui vous intègre est vivement souhaitable, une telle **confusion entre homme et dieu** est révélatrice d'une **mentalité de barbare**. Ne va-t-il pas dévoyer les rites grecs ? N'est-ce pas grave qu'il confonde le plan civil et le plan religieux (cf. Spinoza) ?

Un vote unanime qui a force de loi

Le chœur célèbre cette décision d'un « **pouvoir prévoyant qui pense pour le bien de tous** » (p. 75). « la cause des femmes » a été entendue, sans que les Argiens aient « voté en faveur des mâles » (p.73). Notons tout de même l'idéalisation de la démocratie dans ce vote sans aucune voix discordante. Pélasgos n'aurait-il pas influencé trop nettement le vote ? son discours n'était-il pas démagogue ? Que la décision fasse loi c'est une chose, que tous sans aucune exception y aient souscrit est plus douteux.

Un autre risque est de réduire au silence tout individu qui voudrait avoir un avis propre : « tout bourgeois d'Argos qui ne nous prête aide est **frappé d'atimie, exilé par sentence du peuple** » (p. 72). Cette intégration dans la communauté peut à l'avenir engendrer l'exclusion d'autres personnes (ostracisme : pire que la mort pour un Grec).

b. Les Egyptiades, barbares impies par excellence

Les Danaïdes n'avaient que l'apparence de barbares, puisqu'elles mettent en avant leur origine argienne et ont recours au rituel grec de la supplication. Dès lors, ce sont surtout leurs cousins les Egyptiades qui incarnent ici la menace barbare : ils présentent des points communs notamment avec les sept ennemis de Thèbes car ils sont violents, orgueilleux et impies. Cela avait été d'autant plus souligné une fois que les Danaïdes ont été acceptées (2^e épisode), car elles en avaient fait le portrait (« au fond de leurs cœurs impurs, pas plus que des corbeaux n'ont souci des autels » ; « **orgueilleux, tout**

dévorants d'audace impie comme des chiens sans vergogne » ; « leurs instincts sont ceux de bêtes luxurieuses et sacrilèges » p. 77 ou encore « les fils d'Égyptos – intolérable démesure – mâles en chasse sur mes pas,

Vont pressant la fugitive de leurs lubriques clameurs » p. 79) même si c'était déjà suggéré avant (« mâles insolents issus d'Égyptos », p. 52. L'étranger absolu est ici animalisé. Les bas instincts se déchaînent d'autant plus qu'ils sont en groupe, l'imitation grégaire favorisant les actes vils. Les Égyptiades font preuve d'*hybris* comme les Argiens des *Sept*.

De fait ce portrait n'est pas exagéré et correspond bien à la violence des menaces du héraut égyptien. Le rapt envisagé des femmes apeurées par un masculin sauvage rappelle les craintes du chœur des Thébaines (« je crois qu'il vous faudra tirer, traîner par les cheveux » p. 82). Le coryphée semble perdre sa fois dans les statues protectrices des dieux face à eux : « ce ne sont pas ces tridents, ces majestés divines, dont la crainte retiendra leurs mains loin de nous, ô père » (p. 77). De fait, le héraut ne partage pas le respect de ces dieux ; « **je ne crains pas les dieux de ce pays** : ils n'ont ni élevé mon enfance ni nourri mes vieux jours » (p. 81). À l'opposé, Pélasgos conserve sa mesure et sa persuasion en les interpellant, et peut être rapproché d'Étéocle face aux Argiens. « Quelle superbe t'induit à mépriser ainsi la terre des Pélasges ? Crois-tu donc débarquer dans un Etat de femmes ? **Pour un barbare aussi tu montres avec les Grecs un peu trop d'insolence !** C'est commettre bien des fautes et user de bien peu de sens » (p. 82). Les fils d'Égyptos méprisent les usages civilisés tels que l'appel à un « proxène » (+/- agent consulaire, cf. n. 4 p. 390). Les références au « papyrus » (qui renvoie à l'Égypte, terre d'écriture pour les Grecs) et au « vin fait avec l'orge » (p. 83) symbolisent encore les différences barbares. C'est principalement cette impiété qui mène Pélasgos à les traiter en ennemis : « **je ne vois pas des hôtes** en ceux qui dépouillent des dieux » (p. 83).

c. Une pièce qui redit l'importance du mariage et de la famille, communautés fondamentales

Il est intéressant de savoir que le seul fragment qui a été conservé de la 3^e pièce de la trilogie, *Les Danaïdes*, faisait parler Aphrodite elle-même (sans doute pour défendre Hypermnestre, la seule des Danaïdes qui refusa de tuer son époux). Dans sa tirade la déesse chantait la **dimension productive et bienfaisante du désir amoureux**. Cela peut nous permettre de relire avec plus d'attention certains passages des *Suppliantes* et de comprendre le propos d'Eschyle :

- conscience de l'importance de l'union des sexes pour une cité dans les bénédictions des Danaïdes « **que de nouvelles naissances**, si le Ciel entend mes vœux, viennent donner sans cesse des chefs à ce **pays** » (p. 74)

- conscience de la loi universelle du désir chez Danaos : « des corps pleins de sève Cypris elle-même va proclamant le prix, en invitant l'amour à cueillir la fleur de la jeunesse » (p. 85)

- chant final du chœur secondaire, au style des chants que l'on entendait lors des mariages : « Harmonie aussi a sa part du lot d'Aphrodite, tout comme les Amours au babil joyeux » (p. 86).

Logiquement, le mariage avec des Argiens devrait être l'étape ultime de l'intégration des Danaïdes, le rituel du mariage présentant des similitudes avec le processus d'intégration peint dans la pièce. La pièce s'achevait d'ailleurs probablement par l'instauration du culte des Thesmophories, en l'honneur de Déméter (dont la fille Perséphone, fut emmenée de force par Hadès, qui en fit son épouse contre son gré - avant de devenir la déesse de la fertilité). Si cette hypothèse est juste, l'ordre établi se trouvait réaffirmé aux yeux du spectateur.

Ccl ; « À la fin de l'*Exodos*, les Danaïdes exhortent Zeus d'user envers elles de la même "εὐμενῆ βίαν" « douce puissance » (p. 87) ou bienveillante violence- dont il a usé envers Io en mettant fin à son supplice. Pélasgos étant le porte-parole du pouvoir du peuple, ("δήμου κράτος"), l'oxymore « douce puissance » ne désignerait-il pas la douce force de la démocratie ? » (Ismi Vlavianou). C'est le groupe des Argiens en effet qui peut par son accueil ici « abolir sa peine ».

Mais c'est avant tout le pouvoir du dieu souverain sur la communauté des dieux et sur celle des hommes qui est réaffirmé, ce dessein divin que Pélasgos a tâché de discerner et que le chœur chante encore dans la dernière page : « puis-je prétendre contempler la pensée de Zeus ? » (p. 87).

Ainsi la représentation des mythes n'est pas du tout du divertissement pour un Grec, elle est l'occasion pour une communauté d'esprits de penser la difficulté et la grandeur du vivre-ensemble.